

QUÉBEC, 30 JUIN 1860.

Voici pour ceux de nos lecteurs qui regardent la patience comme une vertu très-estimable, une belle occasion de joindre la pratique à la théorie, et d'acquiescer du mérite en comprimant tout mouvement de colère contre l'Abcille à sa nouvelle apparition. A ceux qui, malgré ses retards nombreux, la recevront sans murmure nous dirons que la longanimité tant vantée de Job ne nous paraîtra désormais que très-secondaire; quant aux autres, à qui nous supposons une humeur plus fougueuse, notre petite amie ne se présentera devant eux qu'en tremblant. S'ils peuvent résister à cette petite voix qui leur crie si doucement: *peccavi*, du moins nous les prions d'écouter favorablement le plaidoyer qu'elle a composé en sa propre faveur.

— Eh bien! voyons, qu'as-tu à dire pour te disculper?

— Oh! cher abonné, que le monde est cruel! Figurez-vous (si vous le pouvez) que, dans l'unique but de me donner la mort, on a pris depuis quelque temps la vilaine habitude de faire passer les écoliers au baccalauréat. Je ne savais trop ce que cela voulait dire; seulement il me semblait que ce baccalauréat devait être quelque chose de très-agréable, puisque longtemps avant d'y passer, ils y pensaient exclusivement et me laissaient dans un oubli complet. Vous pouvez croire si j'étais jalouse. Mais ne voit-il pas qu'après un examen plus attentif, je viens de constater que c'est la crainte excitée par ce terrible cauchemar, qui m'exclue de leurs esprits? Cette découverte eut tellement de l'effet sur moi, que je pensai pour un temps mourir de douleur.

Aujourd'hui même, il n'y a que le désir ardent de vous revoir qui ait pu m'engager à venir, en dépit de mes faiblesses et des docteurs, reprendre auprès de vous mes petites visites.

Pensez que les écoliers sont pendant trois mois de l'année plongés dans des angoisses mortelles! Oh! les pauvres écoliers! Oh! que le monde est cruel!

Ici, suivant une coutume immémoriale du sexe le plus sensible, l'Abcille fond en larmes, et nous nous confions assez en la galanterie de ses abonnés pour croire que, bien loin de persister dans leurs reproches, ils rassureront la petite malheureuse, et lui prodigueront des consolations.

Où, vous lui pardonneriez bien volon-

tièrement, amis lecteurs, si vous connaissiez la bonté de son cœur, et avec quelle facilité elle pardonne aux autres. Voyez sa défense, par exemple. Pas un seul mot contre les écoliers; pas un reproche, tout y est compassion, tendresse même. Imitez son exemple, et elle reprendra sans doute ses joyeuses allures.

LA FÊTE ST. JEAN-BAPTISTE.

Cette année la fête nationale, qui se célèbre toujours à Maizerets avec beaucoup d'éclat, a pu, grâce au zèle déployé par le comité de régie et à la bonne volonté de tout le monde, si non surpasser au moins égaler toutes celles qui ont eu lieu depuis la fondation de la Société St. Jean-Baptiste parmi nous. Je ne hâte de dire un mot de cette fête, persuadé que l'Abcille aimera à recueillir le souvenir d'une si belle journée; nos lecteurs aussi y trouveront un plaisir, car il est toujours beau de voir la jeunesse, à l'instar des citoyens, quitter ses travaux pour consacrer un jour au culte de la patrie, pour jeter elle aussi un regard sur le glorieux passé, et pour rêcher dans ses veines le vieux sang Canadien!

Je passe sous silence les plaisirs toujours nouveaux d'une journée à Maizerets, car je craindrais les hors d'œuvres, et d'ailleurs, qui oserait retoucher le tableau qu'un pineau si vigoureux vient de tracer tout récemment encore? Je me bornerai donc au banquet qui termine toujours les réjouissances, et où nous entrions à cinq heures sonnantes, au milieu des joyeux accords de la musique. Je n'ai non plus, aucune envie, cher lecteur, de vous mettre l'eau à la bouche, en vous détaillant le nom et les qualités des comestibles qui régaleront nos sens; quant à leur quantité, qu'il me suffise de dire que, seule, la structure substantielle des tables a pu les empêcher de plier sous leur fardeau. Et quel précieux fardeau, vous le savez, vous dont la charité et le patriotisme vous portèrent à travailler avec une ardeur, hélas! inutile pendant deux heures, à les en soulager.

Le combat fut rué, je vous l'assure; mais disons vite que les écoliers subirent une éclatante défaite. Certes, jamais le Malakhof ne résista avec plus de vigueur aux coups des français, que ne le firent deux énormes pains de savoie, en forme de tour, aux attaques répétées de près de deux cents écoliers. Avons-nous cependant que ceux-ci déployèrent un courage et une persévérance digne de tous éloges, et que s'ils durent céder enfin, du moins l'ennemi eut pu s'écrier avec Pyrrhus: "Encore une victoire comme celle-ci et nous sommes perdus."

Mais on m'accuserait peut-être de

manquer à la modestie si je prolongeais davantage le récit de ces exploits *quorum pars magna fuit*: parlons donc incessamment de la partie *intellectuelle* du festin qui ne laissera pas d'avoir plus d'attrait pour la majeure partie de nos lecteurs.

Les discours furent nombreux et bien goûtés, s'il en faut juger par les applaudissements fréquents qui interrompirent les orateurs. Nous sommes très-sérieux en disant que tous se firent remarquer, non seulement par le développement heureux de ces idées générales qui sont à l'ordre du jour dans ces circonstances, mais encore et surtout par quelques unes de ces bonnes pensées qu'on ne trouve pas à l'article des lieux communs dans les traités de Rhétorique, et qui ne peuvent provenir que des impressions les plus nobles et les plus généreuses d'un bon cœur. Voici maintenant les sujets formant le fond des discours: M. A. Gosselin débuta en rappelant la gloire du passé, et finit en montrant les espérances que le Canadien peut concevoir pour l'avenir. M. D. Morisset parla de l'union qui doit exister entre les Canadiens, et qui fut la cause principale des succès de nos ancêtres. M. E. Méthot remercia MM. les Pensionnaires de l'invitation cordiale qu'ils avaient faite à deux de leurs confrères externes à venir s'asseoir parmi eux, et après avoir rappelé les nombreux titres de nos ancêtres à notre légitime admiration: souvenez-vous, dit-il en terminant, que *Noblesse oblige et oblige toujours*.

Le discours de M. Cinq-Mars mérite une mention spéciale: il jeta un coup d'œil sur le passé, le présent et l'avenir du Canada, mais du Canada considéré dans la sphère propre des écoliers, c'est-à-dire du Séminaire, et sut si bien se tirer d'affaire, que lançant dans toutes les directions les bons mots délicats, les fines allusions, les aimables malices, presque chaque phrase fut convertie des acclamations de tous les auditeurs intéressés et désintéressés. M. P. Doherty parla de l'union des Canadiens et des Irlandais, et rappela en quelques mots l'épisode de 1847. "C'est là, dit-il, une des plus belles pages de votre histoire; son souvenir restera toujours gravé dans le cœur Irlandais, et sera le gage de cette union si nécessaire entre deux peuples, cousins d'origine et frères en religion." M. W. Couture, élève de la petite Salle sut prouver que le Séminaire est la véritable patrie de l'écolier et montrer comment nous devons toujours nous montrer patriotes. M. Lepage, président de la Société St. Jean-Baptiste, couronna dignement tous ces discours patriotiques. Après avoir remercié nos bien-aimés directeurs qui